sauvages, avec leurs tambourins et je ne sais quels autres instruments, entrèrent dans notre loge et vinrent se placer à une petite distance de notre feu. Les danseurs et dauseuses arrivèrent ensuite en dansant; les uns se placèrent près des musiciens, les autres autour du feu; ces derniers avec leurs figures rougeâtres et noires ressemblaient à des démons. Quelques-uns étaient masqués et habillés, les uns en oiseaux, les autres en ours, en loups ou en chevreuils. Deux sauvages nus comme des vers entrèrent un peu plus tard en faisant d'horribles contorsions ; dans la peau du dos on leur avait passé des cordes par lesquelles quatre de ces misérables les tiraient comme des bêtes furieuses. Je renonce à vous décrire la scène affreuse que j'avais sous les yeux et le vacarme épouvantable qui m'assourdissait. La fatigue commençait à me gagner; je demandai qu'on me conduisît dans une loge où je pourrais reposer un peu plus à mon aise. Celle dans laquelle je fus introduit était occupée par des malades; la mauvaise odeur qu'on y sentait ne m'empêcha pas de dormir profondément.

Le lendemain matin j'allai déjeuner avec le chef, et peu après quelques Matelpas remplaçant les Youkoulta restés pour les danses, je partis pour Saint-Michel avec les deux chefs youkoulta. Nous y arrivâmes le soir même, à la grande surprise du Fr. JOHN BURN et de M. Mac-Grath, marchand irlandais, qui lui tenait compagnie.

Veuillez me bénir, mon très-révérend et bien-aimé Pere, et me croire toujours votre très-obéissant fils en Notre-Seigneur et Marie immaculée.

FOUQUET, O. M. I.

Le R. P. LEJACQ, dans un voyage accompli pendant l'année dernière, a revu la plupart des lieux visités pré-

cédemment par Mgr D'HERBOMEZ. Il est même allé plus loin que Monseigneur et a pu jeter la semence de la parole de Dieu dans des parages où la bonne nouvelle n'avait pas encore été annoncée. On nous saura gré de reproduire ici la lettre que ce Père adresse à Monseigneur et dans laquelle il lui rend compte de son excursion apostolique.

LETTRE DU R. P. LEJACQ A MONSEIGNEUR D'HERBOMEZ.

Mission de Saint-Joseph (William's lake),
12 septembre 1859.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je suis de retour depuis deux semaines de ma longue pérégrination dans le nord-ouest de votre vaste diocèse ; j'ai pris quelques jours de vacances pour me reposer un peu de mes fatigues; je vous dois maintenant quelques détails sur mon voyage, je m'empresse de vous les transmettre pour contenter le désir que vous éprouvez sans doute d'avoir promptement des nouvelles de vos bons sauvages.

J'ai été hors de la maison quatre mois et cinq jours, j'ai voyagé à cheval, en berge, en canot, à pied, j'ai eu froid et j'ai eu chaud, j'ai été malade et bien portant, j'ai été dans la disette et dans l'abondance, je me suis égaré dans les bois, j'ai été renversé de cheval; mais partout j'ai trouvé de bons sauvages, avides de la bonne parole, heureux de voir le Prêtre et respectueux pour sa personne. Que ne ferait-on pour de tels sauvages? Quelle misères sont capables d'arrêter un Missionnaire quand il voit ces pauvres enfants des bois lui tendre la main et lui crier : Viens, viens nous enseigner le chemin qui conduit au ciel. » Peut-il sentir la misère? Tous les jours ne sont-

ils pas pour lui des jours de fête? Aussi, à la fin de mon voyage, j'avais l'air d'être plus fort qu'à mon départ, on me disait que je semblais plus frais et plus jeune.

Je quittai la mission en compagnie du petit Joseph, qui devait me suivre dans mon expédition pour me servir d'interprète, et de Modeste, jeune homme de William's lake, qui venait avec nous jusqu'à Quesnelle afin de ramener nos chevaux. Nous voilà donc chevauchant sur le *Waggon road,* prenant notre dîner sur le bord de la route, un morceau de pain trempé dans l'eau claire du ruisseau et campant le soir dans les villages indiens. Malheureusement, nous y trouvons peu de sauvages, la plupart sont partis pour la chasse. Au fort Alexandria, nos chevaux, auxquels mes jeunes gens n'ont pas eu la présence d'esprit de mettre des entraves, reprennent pendant la nuit le chemin de la mission. Un employé du fort nous donne d'autres chevaux qui sont à moitié marrons, et quelle en est la conséquence? c'est que je fus réduit à faire le reste de la route à pied, après avoir été renversé deux fois.

J'arrive à Quesnelle. Le village indien est désert; les berges de la compagnie ne sont pas encore arrivées; ne connaissant personne dans cet endroit, je suis réduit à descendre à l'hôtel, ce qui donne des inquiétudes sérieuses à ma bourse. Je restai quatre jours à Quesnelle, ce qui me permit de faire connaissance avec quelques habitants français, canadiens et irlandais. Le dimanche, je dis la sainte messe dans le magasin vide de M. Kern, mais le nombre des assistants était fort restreint.

Enfin les berges arrivent et je prends passage sur l'une d'elles. Il y en avait deux, montées chacune par sept hommes, tous métis ou sauvages. Le temps est magnifique, tous les habitants de Quesnelle sont debout sur le rivage pour nous voir partir, car l'arrivée et le départ des berges sont presque un événement pour la petite bour-

gade de Quesnelle. Nos rameurs entonnent leur cantique, c'est-à-dire le chant du canot, et nous voilà partis.

Je n'essayerai pas de vous dépeindre la misère qu'ont ces pauvres gens à remonter la rivière ; ils ont recours à la rame, à la perche, à la corde à tour de rôle. Cela me faisait pitié de les voir tirer ces berges comme de véritables bêtes de somme, puis marcher le long du rivage dans la boue, dans l'eau, sur les rochers, dans les broussailles. Quel rude métier !

Voici l'ordre de la journée à bord des berges. Le matin, quand le jour commence à poindre, le bourgeois crie : « Lève ! lève ! » En un clin d'œil tout le monde est sur pied, chacun se rend à son poste et la berge est en mouvement. Quand on a marché pendant une heure ou une heure et demie, le bourgeois crie : « Allume ! » et tout le monde s'arrête quelques minutes pour reprendre haleine. De sept à huit heures, quand on trouve un endroit favorable, on aborde au cri de « Marmite ! » Un homme armé d'une hache saute à terre, coupe du bois, allume du feu, et chaque engagé prépare son déjeuner. Pour moi, j'avais l'honneur de prendre mon repas tous les jours avec M. Ogden, j'avais une bonne table. Quand le bourgeois a pris sa réfection et allumé sa pipe, il se lève en disant : « Embarque ! » et l'on se remet en marche jusque vers midi. Le soir, on marche jusqu'au coucher du soleil, quelquefois plus tard.

Le voyage en berge est assez monotone, rien d'extraordinaire ne nous arriva. Nous rencontrâmes peu de gibier ; de loin en loin une petite bande de canards prenait le vol aux approches des berges ; çà et là une outarde solitaire, qui n'avait pu suivre le gros de sa bande montant vers le nord, avait choisi ses quartiers d'été sur le bord de la rivière. Un jour nous trouvons un caribou noyé dans le Fraser, un autre jour c'est un castor qui vient se

jeter entre les jambes des engagés ; on lui fit tout à fait mauvais accueil et il paya de sa vie son imprudence.

M. Ogden avait un chien nommé *Watch*. Dès que les berges s'arrêtaient pour les repas, il sautait à terre, prenait sa course dans le bois et on ne tardait pas à l'entendre aboyer. Le cuisinier prenait alors son fusil, s'enfonçait aussi dans le bois du côté d'où partaient les aboiements ; au bout de quelques minutes on entendait un coup de feu et le cuisinier revenait avec une perdrix. Le chien, content de son exploit, venait s'asseoir près du feu aux pieds de son maître ; tous les jours c'était la même cérémonie.

Le sixième jour du voyage on arriva au fort Georges. Les sauvages, debout sur la rive, attendaient le Prêtre ; les berges s'arrêtèrent quelques heures, ce qui me donna le temps de voir mes Indiens, de leur parler un peu et de baptiser quelques enfants. Vers quatre heures de l'après-midi, les berges se remettent en route au grand chagrin des sauvages. Ils sautent dans leurs canots, nous suivent et viennent camper avec nous, espérant avoir le temps de me parler pendant la nuit. Ce passage rapide du Prêtre dans leur village leur pesait sur le cœur. Aussi, à mon retour, Alexis, escorté de tous les hommes importants de sa tribu, vint s'asseoir à la porte de ma tente et me parla ainsi : « Nous avons le cœur malade ! Pourquoi voyages-tu dans les canots des blancs ? Est-ce qu'ils n'ont pas de canots, les sauvages ? Quand tu voyages avec la compagnie, tu n'es pas chef de ton canot. Le bourgeois dit « Marche ! » ton canot marche. Le bourgeois dit « Arrête ! » ton canot s'arrête. Il faut que tu sois chef de ton canot, toi. Tu pars quand tu veux, tu t'arrêtes quand cela te fait plaisir. Regarde, quand tu voyages dans les canots des blancs : peut-être tu vas rencontrer sur le bord de la rivière quelques sauvages qui voudraient te parler, te toucher la main ;

M. Ogden dit « En avant! » et ton canot ne se détourne pas de sa route. Désormais donc, si tu veux nous faire plaisir, tu vas voyager dans les canots des sauvages, qui seront heureux de te transporter de village en village. » Je fis compliment à Alexis, j'abondais dans son sens.

Ils vinrent donc camper avec nous, à peu près à 8 milles du fort, et je passai presque toute la nuit avec eux. Leur église n'était pas encore achevée; je leur recommandai de la terminer pour l'époque de mon retour, vers le mois d'août.

Le dixième jour au matin, nous arrivions à Shinlak, au confluent de Fraser-creek et de Stuart-river. Deux jours après, au lever du soleil, nous étions en vue du lac Stuart. Tous les engagés se livrent alors aux transports d'une joie enfantine; ils sont au bout de leurs fatigues; chacun prend ses habits de fête, lave son visage noirci par la sueur et la poussière, arrange ses cheveux et décore son chapeau de plusieurs verges de rubans de toutes couleurs. On tire de nombreux coups de fusil, on met un mouchoir au bout d'un long bâton en guise de drapeau, puis chacun prend sa plus belle voix pour chanter le cantique du canot. C'était encore bien matin, cependant en un instant tout le monde est sur pied au fort et dans le village indien; c'est que ce n'est pas un petit événement dans ce pays que l'arrivée des berges, surtout quand elles amènent le Prêtre. Dès que les sauvages eurent reconnu, à divers signaux qu'on leur fit, que le Prêtre arrivait, ils hissèrent le drapeau de la tempérance, puis les jeunes gens allant prendre leur fusil en firent des décharges multipliées pour souhaiter la bienvenue au Prêtre. Un canot monté par les soldats et les watchmen vint au-devant de la berge sur laquelle je me trouvais pour prendre ma personne et mes bagages. Mon petit Joseph ne se possédait pas de joie, il revoyait son village après une

année d'absence. Tous les sauvages, debout sur le rivage, m'attendaient impatiemment pour me toucher la main. Qu'ils sont heureux et contents de voir le Prêtre ! Ils me disaient : « Ah ! tu es venu, c'est bien ; notre cœur rit ; nous avions peur que tu ne vinsses pas ; maintenant que nous te voyons, nous sommes heureux. »

Je demeurai une semaine avec ces bons sauvages. Quel empressement de leur part à écouter la parole de l'Évangile ! quelle ardeur pour apprendre le catéchisme ! Ils voulaient toujours être à mes côtés. Quand j'allais au fort prendre mes repas, ils ne manquaient pas de me dire : « Ne sois pas longtemps ; dès que tu auras mangé, viens vite, aie pitié de nous autres ; nous avons besoin de toi, nous avons faim de ta parole. »

Tous ceux qui, depuis l'année dernière, c'est-à-dire depuis le départ de Votre Grandeur, avaient commis quelques fautes publiques venaient s'agenouiller devant moi et là, en présence de tout le monde, pour réparer le scandale qu'ils avaient pu donner, ils confessaient leurs péchés et me demandaient une pénitence. Les autres venaient me trouver dans ma tente et m'avouaient leurs fautes avec beaucoup de contrition. Et ces sauvages ne sont pas mêmes chrétiens ! Je leur fis une instruction sur la nécessité de recevoir le baptême pour être sauvé ; quand j'eus fini, tous s'écrièrent : « Il faut nous baptiser, il faut nous baptiser ; nous faisons pitié, nous sommes comme les chiens, l'eau sainte n'a pas coulé sur nos têtes ; nous sommes comme l'arbre mort dans la forêt, est-ce que tu n'as pas pitié de nous ? Pourquoi ne pas nous baptiser ? Tu vas partir, et avant que tu reviennes, peut-être serons-nous morts ? Et où irons-nous, pauvres chiens non baptisés ? » Quand je leur eus dit que je ne pouvais pas encore les baptiser, qu'ils n'avaient pas le degré d'instruction requise, que le temps d'épreuve n'était pas encore révolu, ils se turent pour un

moment; mais quand ils surent que les vieillards, le malades faisaient exception à la règle générale, ils revinrent à la charge. A les entendre, ils étaient tous sur le bord de la tombe; les jeunes gens se disaient poitrinaires et voués à une mort certaine, les hommes plus âgés se disaient bien vieux et tout près de mourir...

Le dimanche de la Pentecôte, je célébrai la sainte messe dans la grande salle du fort; M. Ogden, toute sa famille et tous ses commis y assistèrent. Le lendemain, après avoir fortement recommandé aux sauvages d'avoir achevé leur église pour l'époque de mon retour, je continuai ma route à travers le lac Stuart. Tous les sauvages, rangés sur la rive, me suivirent longtemps des yeux. Le temps était magnifique, le ciel sans nuages et la surface du lac unie comme une glace. Notre canot glissait joyeusement, j'étais heureux et mon cœur semblait nager dans un océan de bonheur, car les sauvages que je quittais avaient ouvert leur cœur aux inspirations de la grâce.

Vers cinq ou six heures nous rencontrâmes un canot qui se dirigeait vers le fort. Il portait des sauvages du Grand-Rapide qui avaient avec eux un enfant non baptisé. Bien que le soleil fût encore un peu haut, nous campâmes ensemble, ces pauvres sauvages avaient besoin d'entendre la parole du Prêtre et de lui parler. On mit donc pied à terre, on prépara le campement et on alluma le feu autour duquel la petite troupe se réunit attentive et recueillie, pendant qu'assis à la façon turque sur une peau d'ours je leur parlais du ciel et de l'amour infini de Dieu pour les hommes. J'étais heureux au milieu de ce petit groupe de sauvages. Notre position était tout à fait poétique; tout était calme dans la nature, la lune suivait paisiblement son cours dans l'azur du ciel; pas un souffle de vent ne ridait la surface du lac argentée par les rayons de l'astre de la nuit. De temps en temps

le silence était interrompu par le cri perçant du plongeur ou par le bruit causé par la truite qui s'élance comme un trait pour saisir sa proie.

Nous fîmes ensuite la prière. C'était un spectacle ravissant pour moi de voir ces pauvres sauvages, agenouillés sur le sable de la grève, élever leurs mains et leurs yeux vers le ciel et réciter leur prière avec tant d'ensemble et de dévotion. La nuit était bien avancée quand je donnai le signal du repos.

Le lendemain nous rencontrâmes à Tatché un petit campement de pêche, nous nous arrêtâmes un instant pour instruire et baptiser une femme malade. Puis, quand nous nous remîmes en route, tout le monde nous suivit jusqu'au village yakouchy, où nous arrivâmes le soir. Les habitants sont peu nombreux, mais ils sont bons : *Pauci, sed boni*. Ils étaient contents de voir le Prêtre. Pour me donner une marque sensible de leur joie, chacun d'eux vint m'apporter une offrande, consistant en poissons frais, en canards, œufs de perdrix, queues de rat, c'est le nom qu'ils donnent à une petite racine sucrée. Plusieurs m'apportèrent de la *graisse d'arbre :* les sauvages appellent ainsi l'écorce intérieure d'une espèce de sapin ; cette écorce est sucrée et très-bonne au goût.

Ce petit camp yakouchy m'a beaucoup plu. J'y restai deux jours, constamment occupé par les sauvages, à peine me donnaient-ils le temps de dire mon bréviaire et de prendre mes repas.

Le jeudi, je m'apprêtai à partir ; mais nous avions à faire un portage de 12 milles. Je posai cette question à mes sauvages : « Qui va porter mes bagages ? » Toute la troupe répond : « Moi, moi, » et on se dispute l'honneur de me rendre service. « C'est bon, leur dis je, je suis content de vous ; partagez mes bagages en autant de paquets que vous êtes présents, et que chacun porte le sien. »

En un instant tous les préparatifs sont achevés, et nous partons en caravane. Tout le village m'accompagne, deux personnes y demeurent seulement pour garder le poisson qui sèche.

Vers le coucher du soleil, nous arrivâmes au lac des Babines, où nous trouvâmes les canots de la compagnie et une douzaine d'engagés. Le grand chef Jean-Baptiste avait envoyé à ma rencontre un canot monté par deux hommes. Quand tout le monde eut soupé, je crie : « La prière ! » Tous se réunissent autour de moi, je leur fais une instruction et les exerce au chant des cantiques ; puis chacun s'étend dans sa couverture, sous l'abri de la voûte du ciel.

Le vendredi, de bonne heure, nous voguions sur le magnifique lac dont Votre Grandeur a sans doute admiré les beautés l'année dernière. Notre flottille se composait de cinq canots. La traversée fut gaie. Le samedi soir nous arrivions à Natau, où je trouvai peu de sauvages ; ils étaient dispersés de tous côtés, à la pêche ou à la chasse. De plus, depuis le passage de Votre Grandeur, de mauvais souffles avaient passé sur ce camp et sinon anéanti, du moins troublé la foi des pauvres sauvages. L'automne dernier, la rougeole, faisant son apparition dans ces parages, moissonna un certain nombre d'enfants. De mauvais sauvages, venus des bords de la mer dans l'intérieur pour traiter, dirent à l'oreille des Babines que c'était le Prêtre qui avait apporté la maladie ; du reste, que c'était toujours de même : partout où le Prêtre baptisait, les enfants mouraient. Les sauvages, qui partout sont superstitieux, ajoutèrent foi à ces cancans, quelques têtes se montèrent, et plusieurs jurèrent de fusiller le premier Prêtre qui oserait remettre le pied sur le rivage du lac Babine. On m'avait d'avance mis au courant de ce qui s'était dit ou fait à ce sujet.

J'avais aussi appris qu'un *tamanoas*, ou sorcier, qui n'avait pas voulu renoncer à son métier abominable, était mort pendant l'hiver d'une manière très-frappante. Voici comment la chose s'était passée.

L'enfant d'un homme important de la tribu était tombé malade et le tamanoas en avait eu connaissance. Il fit dire aux parents de le lui amener, qu'il allait le guérir. Ceux-ci résistèrent, ils avaient peur : Monseigneur avait parlé fort contre les tamanoas, il avait dit que c'était bien mauvais, que c'était la prière du diable. Mais le sorcier se moqua de leur crédulité et les traita d'esprits faibles. Il fit tant par ses railleries et ses sarcasmes, qu'il demeura maître du champ de bataille. On lui permit donc d'exercer son art infernal sur l'enfant malade. Le tamanoas se mit en grande tenue, c'est-à-dire qu'il se peignit la figure en noir et en rouge, se saupoudra les cheveux de duvet de canard, suspendit à son cou des queues de hibou et d'aigle, et, ayant à la main une sorte de crécelle, il commença sa farce diabolique. Il se mit à chanter, à danser, à faire des insufflations sur le malade et à agiter sa crécelle ; au milieu de ses gambades, il tomba la face contre terre et demeura dans cette position. Les assistants crurent que c'était une de ses cérémonies ; cependant, au bout de quelque temps, voyant qu'il ne bougeait plus, on alla pour le relever ; il était froid, depuis quelque temps déjà : il était mort. Peu de jours après, l'enfant expirait aussi. Ce fait devint entre mes mains comme la massue d'Hercule pour réduire à néant toutes les histoires mensongères des mauvais sauvages.

A peine étais-je débarqué sur le territoire de Natau, qu'un homme de mauvaise mine m'aborda. Il me présenta un papier : c'était le billet de baptême de son enfant : « Il est mort, mon enfant, » me dit-il, et le voilà lancé. Il fit au Prêtre de sanglants reproches : « Pourquoi, disait-il,

le Prêtre vient-il chez les sauvages pour les faire mourir avant leur temps? » Je le laissai parler, j'écoutai sans donner aucun signe d'impatience ou de mauvaise humeur. Quand il eut fini, je lui demandai : « Est-ce tout? » — « Oui, » répondit-il.— « Eh bien, à mon tour. » Quand je commençai à parler, je n'avais que quelques hommes autour de moi; les autres ne tardèrent pas à accourir. Je leur fis un discours *ex abrupto*; je n'ai jamais mieux senti la vérité du *dabitur vobis in illa hora quid loquamini.* Je leur fis l'histoire de l'épidémie et leur ouvris les yeux en leur faisant toucher du doigt l'absurdité de leurs accusations. Puis, pour péroraison, je saisis l'histoire du fameux sorcier; ce fut entre mes mains une arme que je brandis, tournai et retournai dans tous les sens. Tous mes auditeurs tremblaient. Je restai maître du champ de bataille. Désormais la mauvaise impression était détruite, le Prêtre leur apparaissait de nouveau sous son vrai jour, le nuage que le souffle impur de la calomnie avait soulevé dans leur esprit était dissipé. Encore une fois ils redevenaient des sauvages soumis et dociles.

Le lendemain, dimanche de la Très-Sainte-Trinité, je dis la messe; mais j'étais peu satisfait, ayant à peine autour de moi le quart des sauvages de Natau. Je dis un mot à ce sujet, et, après la messe, des jeunes gens partirent dans toutes les directions pour réunir ces pauvres brebis dispersées dans les bois, sur le bord des lacs et des rivières. Le mardi suivant, tous étaient présents, je pus donc commencer la mission d'une manière régulière.

Voici à peu près mon programme; je l'ai suivi plus ou moins dans les autres villages que j'ai visités : le matin, une grande instruction sur une grande vérité; à midi, instruction catéchistique, ou plutôt catéchisme historique ; le soir, grande instruction sur un point de morale. Dans les intervalles, j'enseignais la lettre du catéchisme que je

faisais chanter sur l'air des vêpres ; j'arrangeais les affaires, je donnais les avis et je proclamais les divers règlements pour le futur gouvernement ou la persévérance du village. La journée était ainsi bien employée. Le soir, après souper, les jeunes gens se réunissaient autour de mon feu pour apprendre le chant du catéchisme.

Durant mon séjour à Natau, arriva un canot étranger : c'étaient des Atna qui venaient traiter. Ils avaient des malades à bord et nous apportaient une maladie contagieuse.

Je dis donc aux Babines : « Ces Atna vous apportent encore une maladie, puis ils viendront vous dire à l'oreille que la présence du Prêtre est un pronostic de mort et que la maladie naît sous ses pas. Vous, vous serez assez sots pour les croire. Examinez : il n'y a pas de malades maintenant parmi vous. Eh bien ! avant qu'il soit longtemps vous serez tous malades comme ces Atna qui viennent de débarquer sur votre rivage. »

Ma prédiction se réalisa.

J'avais fixé mon départ au lundi ; les jeunes gens qui devaient m'accompagner étaient déjà désignés ; mais le dimanche, dans l'après-midi, je commençai à sentir les atteintes du mal épidémique. Je ne pus dormir de toute la nuit, ma tête était brûlante, ma poitrine oppressée, mes jambes paralysées. Le lundi matin le canot était prêt, les jeunes gens avaient fini leurs préparatifs; ils vinrent à moi et me dirent : « Es-tu prêt ? nous partons. » Je me roidis contre le mal et leur répondis : « Oui, c'est bon, je suis mieux. » Nous partîmes. Couché dans le canot, dévoré par une fièvre brûlante, il me semblait que c'était fini et que je ne reverrais plus ma mission de William's lake. Il me semblait dur de mourir ainsi tout seul dans les bois, sans avoir à mes côtés un confrère pour m'aider à mourir; mais j'avais confiance dans la miséricorde de mon Dieu, je ne

marchais que par obéissance, et il est écrit : *Vir obediens loquetur victorias.*

Les vents contraires retardèrent notre marche, nous ne pûmes arriver au bout du lac et nous campâmes à mi-chemin. La nuit, mon petit Joseph, qui était malade aussi, et moi, nous pûmes dormir un peu. Le sommeil nous fit du bien, et le lendemain nous étions mieux. Mais nos jeunes gens, qui étaient partis si gaillards de Natau, commençaient à se plaindre à leur tour. On se remit cependant en route, et de bonne heure nous arrivâmes à l'extrémité du lac, à Rostat. Nous n'y trouvâmes que quelques malades qui n'avaient pu se rendre à l'appel.

Je commençais à me sentir beaucoup mieux ainsi que mon petit Joseph; mais de nos quatre jeunes gens, trois étaient à terre. Le jeune homme qui restait encore sur pied avait une charge de fourrures pour le Rocher-Déboulé. Nous nous décidâmes à laisser nos effets à Rostat. Nous prîmes seulement des couvertures pour la nuit, ce qui était nécessaire pour administrer le baptême, une petite chaudière avec quelques provisions, nos fusils et des munitions et nous partîmes avec cela. Deux jeunes gens traiteurs nous accompagnèrent et devaient nous servir de guides.

Le mercredi 2 juin, nous partîmes pour le Rocher-Déboulé. Je n'essayerai pas de vous décrire tous les accidents du chemin; c'est un sentier sauvage qui va par monts et par vaux. Toute la matinée nous ne fîmes que gravir la montagne; vers midi nous nous trouvions aux approches du sommet, où nous dûmes patauger dans la neige fondante. Nos guides, ne retrouvant plus de trace dans la neige fondue, s'égarèrent un moment, mais vers le soir nous quittâmes les régions de la neige pour nous retrouver sur un terrain sec. Nous ne nous arrêtâmes pour camper qu'au moment où le soleil disparut à l'ho-

rizon ; nous nous trouvions alors dans un angle de terre formé par la jonction de deux rivières dont l'une est la Babine ; l'autre est inconnue des blancs. J'étais tellement épuisé de fatigue, que je ne pouvais presque plus marcher ; j'avais toutes les peines du monde à lever le pied assez haut pour enjamber les arbres tombés qui nous barraient sans cesse le passage, aussi je fus heureux quand arriva le moment du repos. Cependant j'avais encore à réciter mon bréviaire et à raccommoder mes vêtements, car il est impossible de voyager un seul jour dans ces bois sans laisser aux buissons du chemin quelques lambeaux de ses habits, quelquefois même de sa peau. Quand j'eus fini ce petit travail, je pris mon frugal repas ; j'avais une faim canine, mais pour tout potage je ne pus prendre qu'un morceau de saumon sec. Néanmoins j'étais satisfait, parce que je sentais que j'avais laissé en route ma maladie des Babines.

Mes sauvages, fatigués, étaient enveloppés dans leurs couvertures ; moi, assis au coin du feu, je fumais tranquillement ma pipe, quand mon oreille fut frappée d'un bruit sourd et lointain, semblable au rugissement d'une bête fauve. « Écoute ! dis-je à Joseph en l'éveillant, quel est ce bruit que j'entends ? » Lui, l'oreille au vent, écouta un moment, puis il bondit sur ses pieds en criant : *Sha-az ! sha-az !* A ce mot magique de *sha-az*, les deux autres se dressèrent aussi, saisirent promptement leurs fusils qu'ils chargèrent à balle, s'emparèrent de la hache, puis se mirent à écouter en silence. A la fin, je me hasardai à demander l'explication du mot *sha-az* : on me dit que c'était le nom de l'ours brun, et le bruit que j'avais entendu n'était autre chose que le grognement de cet animal. L'ours brun est le plus méchant des ours, car il attaque l'homme sans en avoir été provoqué. Il nous laissa heureusement tranquilles, et nous n'entendîmes

plus son redoutable grognement. Quoique bien fatigué, je ne pus dormir à cause du froid. Les nuits sont terriblement froides dans ces montagnes ; le matin le gazon était recouvert d'une forte couche de gelée blanche.

Toute la matinée du second jour, nous ne fîmes que gravir des côtes à pic ou descendre dans des ravins profonds ; mais vers midi nous nous trouvâmes dans un pays plat et découvert où quelques bouquets d'arbres étaient éparpillés çà et là. C'est une espèce de prairie arrosée par de nombreux cours d'eau qui descendent des montagnes. Au premier abord nous nous crûmes dans un jardin de délices, dans un vrai paradis terrestre; mais hélas! il n'y a plus de paradis sur la terre. *Nihil ab omni parte beatum!* Ce lieu était peuplé de maringouins et de brûlots que le bon Dieu a créés, je pense, pour exercer la patience des mortels. Nous campâmes le soir sur le bord de la Babine, dans la véritable capitale des maringouins. La pluie menaçait de tomber, ce qui rendait nos ennemis plus furieux, plus altérés de notre sang ; ils ne nous laissèrent pas un moment de repos ; pour un que nous écrasions, mille revenaient à la charge. En vérité, si le Dante avait à refaire sa *Divine Comédie*, il ferait bien de les mettre tous dans son enfer.

Le troisième jour nous eûmes encore à souffrir de leurs piqûres. Vers quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes devant un pont suspendu (*suspension bridge*) construit par les sauvages. J'ouvrais de grands yeux pour contempler ce pont primitif. Il est réellement suspendu, et suspendu à 100 pieds au-dessus de la rivière, qui est là profonde et rapide à l'extrême. Si quelqu'un avait le malheur d'y tomber, il serait perdu sans ressource.

Le plus hardi des sauvages passa le premier ; le pont allait et venait comme une balançoire. Il parvint pourtant sain et sauf de l'autre côté. Le second sauvage passa

aussi, puis vint mon tour. Je n'avais pas peur, si vous voulez, mais je n'étais pas tout à fait à mon aise. Ce qui m'effrayait le plus, c'était le mouvement oscillatoire du pont : il me semblait à chaque pas qu'il s'enfonçait sous mes pieds; aussi, quand je pus toucher le sol de l'autre rive, j'éprouvai un indicible sentiment de bien-être.

En quittant le pont, nous avions à gravir une côte à pic, dont le sommet se perd dans les nues. Quand nous arrivâmes au haut, nous reprîmes haleine, puis nous pressâmes le pas pour arriver avant la nuit : nous n'avions plus à parcourir que 5 ou 6 milles.

Enfin, un vendredi, le 4 juin 1869, au moment où le soleil disparaissait derrière la *coast-range*, le premier Missionnaire arrivait en face du Rocher-Déboulé.

Le village est situé dans un enfoncement, sur le bord de la rivière Babine. Nous nous assîmes au haut de la côte qui le domine, pour contempler un instant ce fameux village encore sous l'empire du démon. On battait du tambourin et l'on chantait; le tamanoas travaillait sur un malade... J'élevai mes yeux et mon cœur vers le ciel jusqu'au trône de Marie, la priant de jeter un regard de compassion sur ce pauvre village encore assis à l'ombre de la mort, puis je me mis à descendre la côte.

Le Rocher-Déboulé ne se trouve pas sur la Skeena, mais sur la Babine, à 5 ou 6 milles de la fourche ou du confluent; au dire des sauvages, on peut descendre jusqu'à la mer en un seul jour. Sur la Skeena, il y aurait cinq villages assez gros, s'il faut ajouter foi aux rapports des Indiens. Il y a un sentier qui va du Rocher-Déboulé aboutir à la rivière Naas, à l'endroit où elle commence à être navigable pour les canots; il faut quatre bonnes journées pour s'y rendre.

Le Rocher-Déboulé est un village dans le genre de ceux de la côte. Les loges sont grandes et en planches de

cèdre; les poteaux qui les supportent sont sculptés et représentent de monstrueuses caricatures humaines. Devant la loge de chaque chef se dresse un poteau très-gros et très-élevé; c'est un tronc d'arbre où sont sculptés les emblèmes de leur familles. On y voit de nombreuses figures d'ours, de corbeau, de hibou, de crapaud, etc.

Ce village est comme le grand marché sauvage, où tous les étés les Indiens de la côte et ceux de l'intérieur se rencontrent pour traiter. Les Atna, les Simshean, les Naaska y apportent les produits de l'industrie européenne, *groceries* et *dry goods*, et reçoivent en échange des fourrures de castor, de martre, de renard, d'ours, etc.

Dans un temps qui n'est pas éloigné, les liqueurs fortes jouaient un grand rôle dans ce marché. Pas plus tard que l'automne dernier, des sauvages ivres eurent une dispute, on prit les fusils et la dispute se changea en véritable bataille. Trois hommes du Rocher-Déboulé furent tués roides, il y eut de nombreux blessés; mais combien y eut-il de morts du côté des Simshean? on n'en sait rien.

Il y a au Rocher-Déboulé deux races distinctes : la race atna et la race babine. Les Atna sont, comme tous leurs frères de la côte, indifférents, corrompus et aimant mieux les ténèbres que la lumière. Les Babines, semblables à leurs frères de l'intérieur, sont désireux de connaître la bonne nouvelle et tout disposés à renoncer à leurs vieilles superstitions. Je ne trouvai que quelques familles au village ; la plupart des habitants étaient à la chasse ou à la pêche, éparpillés le long du *telegraph trail* jusqu'au lac des Français. Ils ne devaient rentrer au logis que vers la fin de juillet. Que faire? Être venu de si loin, avoir eu tant de peine et ne pas voir les sauvages, cela me semblait trop dur! Je me décidai donc à attendre le retour des chasseurs. J'expédiai un message au grand chef Telusa :

c'était une enveloppe dans laquelle je mis pour toute lettre une petite croix et une médaille miraculeuse. Deux jeunes gens se présentèrent pour porter mon message. Ils partirent la couverture sur le dos, et un saumon sec dans la poche. Pendant douze jours entiers, ils coururent; le treizième, ils rentrèrent épuisés de fatigue. Ils ne s'étaient arrêtés que le temps nécessaire pour délivrer leur message. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Je restai quatre semaines au Rocher-Déboulé. La première semaine, le nombre des sauvages était bien peu considérable; cependant tous les jours je les réunissais autour de moi et je leur faisais une longue instruction. Le reste du temps je parcourais les environs, et, chemin faisant, je faisais l'école à mon petit Joseph; parfois, assis sur une roche élevée, je considérais les sauvages dardant le saumon dans la rivière.

Sur ces entrefaites, des Atna vinrent traiter au Rocher-Déboulé. Mon hôte, s'adressant à moi, me demanda si tout homme n'était pas obligé de payer ses dettes : « Certainement, » lui répondis-je. Là-dessus, sans m'en dire plus long, il sortit, alla trouver un des Atna et lui enleva tous ses objets de traite en lui disant : « Tu me dois tant de couvertures, pour payement je prends ceci ; c'est le Prêtre qui m'a dit que je pouvais agir de la sorte. » L'Atna, furieux, jura mort au Prêtre et alla cacher son dépit et sa rage au fond des bois ; mais vers le soir il rentra au village et vint s'asseoir à la porte de notre loge. Je ne savais rien de tout ce qui s'était passé, et d'abord je ne fis aucune attention à lui ; cependant, voyant qu'il restait là si longtemps sans dire mot à personne, je finis par soupçonner quelque chose là-dessous. Je demandai à mon petit Joseph ce que faisait cet Atna à notre porte et ce qu'il voulait ; Joseph alla aux informations et revint bientôt en me disant : « Il veut te tuer ; » puis il me raconta

toute l'histoire. Le pauvre jeune homme avait peur, il prit son fusil et le chargea à balle. Pour moi, je riais en le voyant prendre ces précautions : « Oh ! me dit-il, tu ne connais pas ces Atna, ils sont mauvais, ils sont comme les chiens. » Je me couchai comme d'habitude ; l'Atna entra alors dans la loge et s'assit près du feu. Il y demeura jusqu'au matin. Le lendemain on ne le revit plus, il était retourné dans son pays.

Quelques familles de chasseurs commençaient à arriver, elles nous apprirent que beaucoup de sauvages étaient malades au loin et qu'il leur faudrait beaucoup de temps pour rentrer au village. Dans l'intervalle, mon hôte, nommé Koularnet, tomba si sérieusement malade, que tout le monde crut qu'il allait mourir. J'essayai de lui parler pour le disposer à bien mourir. Le sorcier vint aussi et lui promit la santé. Koularnet aimait mieux vivre que de mourir, aussi ne faisait-il attention qu'à demi à mes paroles. Il voulait que le tamanoas essayât sur lui son art infernal, et me demanda ce que j'en pensais ; je lui répondis : « C'est mauvais, si tu appelles le tamanoas, je quitterai ta loge et j'irai camper ailleurs. » Il me dit alors : « Ne te fâche pas, reste dans ma loge, je ne veux pas te faire honte ; » mais dans le fond de son cœur, il désirait toujours le tamanoas. Un jour, il eût une crise terrible, tous les assistants crurent qu'il n'irait pas loin. C'est un triste spectacle que de voir un sauvage qui n'est pas converti se débattre contre la mort ! Cela me faisait pitié de le voir se cramponner à terre, grinçant des dents et s'écriant dans sa langue : « Je ne veux pas mourir, moi ! je ne veux pas être mis en terre ! » Quand je voulais m'approcher de lui, il me faisait signe de la main et me disait : « Laisse-moi tranquille ; tout à l'heure, tout à l'heure. » A ma grande joie, Koularnet sortit heureusement de cette crise. La mort de ce personnage qui avait

beaucoup d'influence dans ce pays, qui m'avait bien accueilli et bien traité, dont le fils courait dans les bois pour rassembler les sauvages, n'aurait pas manqué de faire une mauvaise impression sur l'esprit superstitieux de ces pauvres gens et aurait donné une sorte de vraisemblance à ce que disent les plus mal disposés. « Le Prêtre promène la mort avec lui partout où il va. » Je rendis au ciel de ferventes actions de grâces quand je le vis hors de danger, au moins immédiat, car il ne sera jamais guéri, il porte dans son sein un germe de mort.

Peu à peu le nombre des sauvages augmenta ; tous les jours il en arrivait quelques-uns. Tous les arrivants m'apportaient un petit présent comme gage de leurs bonnes dispositions ; les uns me donnaient de la viande de caribou, les autres de la chair d'ours, quelques-uns du mouton sauvage, d'autres des queues de castor. Les femmes avaient pour moi des racines, des graines sèches, la *graisse des arbres*. On eut donc grand soin de moi au Rocher-Déboulé; les morceaux choisis étaient pour le Prêtre. Dès qu'il y eut des fruits nouveaux dans les bois, les enfants se faisaient un plaisir de m'en apporter pour tous mes repas : c'étaient des groseilles, des fraises et la fameuse graine Labrue, que je ne connaissais encore que de réputation. Il ne faut pas vous imaginer, Monseigneur, que c'est jeûne tous les jours chez les sauvages du Rocher-Déboulé.

Un beau matin, c'était un samedi si j'ai bonne mémoire, deux jeunes gens étrangers, la figure peinte, les cheveux réunis en touffe au sommet de la tête et ornés de plumes d'aigle, le fusil à la main, traversèrent le village à la course, s'élancèrent dans la loge du grand chef Telusa, où je me trouvais, s'assirent sur leurs talons et, après avoir déposé leurs fusils à côté d'eux, s'essuyèrent le front et gardèrent un moment le silence. C'étaient

des sauvages de la rivière Naas et ils venaient en qualité de messagers de paix ou de guerre. Après le moment de silence commandé par l'étiquette sauvage, ils firent connaître la mission dont ils étaient chargés. « Nous sommes venus, dirent-ils, de la part de notre nation, pour savoir quelles sont vos dispositions. Nos guerriers sont campés à une journée de marche d'ici, ils sont au nombre de trois cents. Ils nous ont envoyé devant eux pour vous dire : « Voulez-vous traiter? nous avons des marchandises. Voulez-vous vous battre? nous avons nos fusils. »

Koularnet, qui est le neveu du grand chef, leur répondit : « Telusa est absent, mais je vous dis à sa place et en son nom : « Nous ne voulons plus nous battre; nous avons « des morts à venger, il est vrai, mais le Prêtre nous a « parlé. Voyez, dit-il en me désignant, le Prêtre est dans « ma loge, nous voulons prendre sa parole : nous allons « oublier toutes nos anciennes rancunes, nous voulons « devenir des hommes nouveaux. Ainsi retournez et dites « à vos gens de venir sans crainte. Nous voulons traiter, « nous avons des fourrures. »

Là-dessus, les messagers firent présent à Koularnet d'un petit instrument dont se servent les sauvages dans les festins et les réjouissances publiques. La matrone de la loge attisa son feu et fit bouillir sa marmite, afin de régaler les étrangers, et la table est l'entremetteuse de la bonne amitié.

Le lundi soir, vers le coucher du soleil, les Naaska arrivèrent : on les voyait descendre de la colline comme un troupeau de moutons. Ils campèrent de l'autre côté de la rivière, en face du Rocher-Déboulé. A ce moment il y eut encore des pourparlers, puis durant toute la nuit les Naaska furent en fête et ne firent que chanter et danser au son du tam-tam.

Le lendemain ils entrèrent dans le village les uns après

les autres et furent distribués dans les différentes loges. Lorsque tous eurent été casés, je fis savoir que je voulais parler. Tout le monde se réunit dans la loge du grand chef, et là, en style sauvage, je leur fis un discours sur les avantages et la nécessité de la paix. Tous goûtèrent beaucoup mes paroles, Atna, Naaska, Babines, tous trouvèrent que j'avais bien parlé. Quelques chefs firent aussi des discours en abondant dans mon sens. Il fut résolu que les Naaska resteraient au Rocher-Déboulé jusqu'au retour de Telusa avec la plus grande partie de ses gens, afin de faire la paix, *in great style*, ce qui me donna l'occasion de leur parler tous les jours pendant une semaine.

Hélas! je prêchais dans le désert. Les Atna et les Naaska sont loin de ressembler aux Babines ; ils ne veulent point renoncer à leurs mauvaises habitudes; ils ne veulent ni changer de mœurs ni connaître la vérité : *noluit intelligere ut bene ageret;* ils ressemblent à mes anciens paroissiens du fort Rupert : mêmes idées, même manière de voir, même conduite.

Le samedi 26 juin, Telusa arriva avec tous les hommes importants de sa tribu. Tous étaient malades et ne pouvaient se traîner qu'à l'aide de bâtons, mais le désir de voir le Prêtre leur donnait du courage et des forces. Le dimanche j'eus une nombreuse assistance. Après le service du matin, je les renvoyai déjeuner, et après le repas on se réunit de nouveau pour conclure la paix. Je plaçai Telusa avec ses petits chefs sur une ligne, et en face d'eux, sur une même ligne, le grand chef des Naaska, nommé Kia-lar, et tous ses petits chefs; le *vulgus* prit place où il put et comme il put. Je fis le discours d'ouverture. Les chefs parlèrent aussi chacun à leur tour. Tout se passa avec ordre, calme et dignité. Une seule voix discordante troubla pour un moment l'harmonie de la séance. Du mi-

lieu de la foule un jeune homme s'écria : « Les Naaska ont assassiné mon frère, c'est à moi de le venger ; quand j'aurai immolé un Naaska sur la tombe de mon frère, je signerai la paix. » Il y eut un moment de trouble, mais on finit par faire entendre raison au jeune homme et tout rentra dans le calme. J'écrivis le traité de paix et tous les chefs y apposèrent leur signature, à la façon des chevaliers du moyen âge. Le soleil était bien bas quand tout fut fini. Conformément aux traditions sauvages, il fallait danser pour rendre la paix solide. Les Naaska devaient danser et chanter dans deux loges pour faire amende honorable aux mânes de deux guerriers tués par eux et dont la mort n'avait pas été vengée. Je les laissai faire. Le soir venu, les Naaska, la figure barbouillée de rouge, les cheveux et les habits saupoudrés de duvet de canard, les mains armées les uns de queues de hibou, les autres de tam-tam, se rendirent en procession aux loges susdites et s'y livrèrent à leurs chants et à leurs danses. La paix étant conclue, tout le monde était dans la joie.

Le lendemain, avant midi, tous les Naaska avaient repris le chemin de leur pays. Pour moi, je demeurai encore trois jours au Rocher-Déboulé, et ces trois jours furent bien occupés. J'avais à vacciner tous les sauvages et à nommer le chef de la prière avec tout son état-major. Il fallait proclamer les règlements pour le futur gouvernement du camp et donner à la nation réunie une série d'instructions complètes. J'avais fixé mon départ au jeudi matin, aussi je travaillais nuit et jour, car le temps était court. Tous ces sauvages étaient bien disposés et me disaient sans cesse : « Tu vas revenir encore l'été prochain ; si tu ne reviens pas, notre cœur va pleurer beaucoup; nous t'attendrons; tu vas revenir, n'est-ce pas ? » —Pauvres sauvages! si je puis, oui, je reviendrai.

Le soir, je leur touchai la main à tous en leur disant

adieu : « Je dois partir demain, leur disais-je, de bon matin, vous ne serez pas encore levés. » Le jeudi, je me levai en effet à trois heures pour partir, mais tous étaient déjà debout. Quand je sortis de ma loge, je les trouvai tous rangés sur une longue ligne. Ils étaient venus là pour me toucher la main encore une fois et se recommander à mes prières. Ils se lamentaient de mon départ et me suppliaient encore de revenir. J'agitais mon chapeau en signe d'adieu, et tous ensemble, levant la main et l'agitant en l'air, disaient : « Adieu ! adieu ! » Je gravis la côte, suivi de tous les dignitaires qui me faisaient la conduite, pendant que les autres me suivàient encore des yeux.

A mon départ du Rocher-Déboulé, j'étais accompagné de Jean-Baptiste, grand chef des Babines, et de Rose, sa femme. Nous eûmes de la pluie tous les jours et de plus nous voyagions dans des prairies dont l'herbe était aussi haute que nous ; je vous laisse à deviner les agréments d'un pareil voyage.

Dans la montagne, nous eûmes de la neige et de la grêle ; nous étions cependant au mois de juillet, vous pouvez vous figurer ce que ce doit être pendant l'hiver. Nous mîmes quatre jours pour faire le portage et nous arrivâmes au lac Babine le dimanche soir. Il y avait au village de Rostat beaucoup de sauvages. Ils durent être édifiés de mon état de délabrement ; mes pieds étaient tout en sang, mes vêtements tout souillés de boue et tout déchirés ; j'étais de plus trempé et couvert de vermine.

Je restai le lundi à Rostat. En me rendant au Rocher-Déboulé, j'avais recommandé de bâtir une église à Natan. J'en demandai des nouvelles et j'appris avec peine qu'elle n'était pas achevée. J'ordonnai alors à tout le monde de venir avec moi à Natan le lendemain matin, afin d'accélérer la construction de l'église. Nous partîmes en effet le lendemain ; notre flottille se composait de douze canots.

Ne pouvant arriver avant la nuit au village, nous campâmes à une lieue de là. Le mercredi nous y fîmes une entrée solennelle. Tous les canots étaient rangés sur une seule ligne ; celui du Prêtre, placé au centre, portait le drapeau de la tempérance au haut de son mât. Nous avancions lentement en chantant le cantique du canot ; c'était un spectacle magnifique.

Je demeurai à Natan une semaine. Chaque jour, après la prière du matin et l'instruction qui la suivait, on se rendait à l'église pour y travailler, et le soir on se réunissait encore pour faire la prière et entendre une nouvelle instruction.

Je trouvai là un homme du nom d'Assalaka, qui l'an dernier n'avait pas voulu écouter Votre Grandeur; je lui parlai pour l'engager à embrasser la prière, il résista. Par trois fois, à des jours différents, je lui fis des instances en présence de toute la tribu, tout fut inutile. Il voulait, disait-il, aller en enfer, le diable était son frère. Voyant que je ne pouvais rien pour gagner ce sauvage endurci, je me déterminai pour son propre bien et le bien des autres à le rejeter d'une manière solennelle et pendant une de nos réunions. C'était le soir, on récita le *Sub tuum præsidium*, et la séance étant terminée, je me retirai dans ma tente, mais Assalaka était furieux. Il chargea son fusil à balle et aiguisa son coutelas en jurant mort au Prêtre. Les sauvages tremblaient pour moi, les soldats et les watchmen restèrent sur pied toute la nuit pour me garder. Assalaka, de son côté, ne se coucha pas. Il demeura assis dans sa loge, pendant toute la nuit, ayant son fusil et son coutelas à ses côtés. Mais il ne me fit aucun mal.

Quand l'église fut achevée, je la bénis sous le vocable de saint Michel, et je partis. Tous les sauvages, rangés sur le bord du lac, m'adressèrent de touchants adieux, en me conjurant de revenir les voir l'été prochain. Un vent favo-

rable enflait notre petite voile, et deux jours après nous arrivions au portage. Il ne nous arriva rien d'extraordinaire, si ce n'est que nous aperçûmes sur le flanc de la montagne et à une petite distance du lac un ours noir que mes sauvages crurent prudent de laisser tranquille.

Les sauvages yakonchi se trouvaient à leur campement d'été dans une petite île nommée *Tarasnokot* et située au milieu du lac ; ils s'y réfugient pour se mettre à l'abri des maringouins. Je passai le dimanche avec ses bons sauvages, et quand je partis, le chef avec ses hommes dans un canot, et Thérèse, femme de service du chef, avec les femmes dans un autre canot, vinrent me faire la conduite pendant quelques milles. Ils pleuraient en me disant adieu, et témoignaient le désir de me revoir. Nous campâmes à Pentchi avec un parti de sauvages que nous rencontrâmes, ramassant des graines. Le lendemain nous partîmes pour le fort ; nous avions cinq canots et nous pûmes arriver avec tout le cérémonial exigé par l'étiquette sauvage. On nous reçut aussi avec tous les honneurs usités en pareil cas. L'église était construite, j'eus des compliments à adresser. Comme j'étais en retard, je ne pus demeurer que trois jours à Stuart's-lake. L'église fut bénite sous le vocable de saint Paul.

De Stuart's-lake, je fis le portage en deux jours jusqu'à Fraser-lake. M. Ogden me donna deux chevaux, l'un pour mon bagage, l'autre pour moi. Un sauvage du nom de Maï-tou-pa (le père du jus des graines) vint pour nous servir de guide.

Nous trouvâmes peu de sauvages à Fraser-lake. Ils étaient tous réunis au printemps et attendaient le Prêtre. Ils attendirent longtemps : enfin, à bout de provisions, la la famine les força à se disperser. La même chose arriva à Mc Leod's-lake (lac la Truite). Au printemps tous les seghanais réunis attendaient au fort l'arrivée du Prêtre.

Quand M. Hamilton y arriva de Stuart's-lake, à la fin de mai, les sauvages m'attendaient encore ; grande fut leur douleur quand M. Hamilton leur annonça que le Prêtre ne venait pas les voir, et le cœur gros ils se dispersèrent à leur tour dans les forêts.

Aussitôt que je débarquai à Fraser-lake, des jeunes gens partirent pour annoncer aux campements voisins que le Prêtre les attendait au fort. Les sauvages de Stella, de Tat-Shik, de Noulkré, ne tardèrent pas à arriver. La mission commençait à prendre une bonne tournure quand on annonça que le saumon montait en grande abondance dans la rivière. C'était une grave nouvelle. Le fort est à 5 milles de la pêcherie, les chefs vinrent nous dire : « Qu'allons-nous faire ? Voilà le saumon qui monte, il y a dix ans que le saumon manque, et nous avons faim l'hiver. Le saumon, c'est la moisson des sauvages. Veux-tu que nous restions ici avec toi, ou bien veux-tu venir avec nous à la pêcherie ? Tu nous parleras, et dans l'intervalle on fera la pêche ; mais ce sera comme tu voudras, nous sommes prêts à laisser de côté le saumon. La parole du bon Dieu avant tout. Nous aimons le saumon, mais nous aimons encore mieux le Prêtre. » Touché jusqu'aux larmes de leur dévouement, je leur fis compliment et leur répondis : « Demain matin on va aller tous ensemble à la pêcherie, et là on parlera du bon Dieu et on prendra du saumon. »

Ma lettre commence à devenir volumineuse, Monseigneur, mes doigts commencent aussi à se fatiguer ; je suis encore loin cependant de la fin de mon voyage, il faut donc que j'abrége.

Je restai dix jours à Natlay, les sauvages étaient bien disposés comme partout ailleurs et prêtaient une oreille attentive à toutes mes instructions : ils adoptèrent avec empressement tous les règlements que j'avais proclamés

ailleurs, ils apprirent comme tous les autres les premiers chapitres du catéchisme et promirent de bâtir une église. Je donnai aux différents chefs de la prière leur état-major et les mis tous *in working order*.

Il n'y a pas de village proprement dit au lac des Français : tous les sauvages qui pêchent ou chassent au bord de ce lac appartiennent au Rocher-Déboulé.

Le fameux Kelshâ, frère de Tom, que vous aviez nommé l'an dernier chef de la prière, ne se trouvait pas à l'appel. Je demandai de ses nouvelles à Tom, et j'appris qu'il se trouvait à Nounla, à mi-chemin entre Natlay et Shinlak. En descendant la rivière je campai à Nounla, Kelshâ renvoya une de ses femmes et se mit en règle. Je lui promis de vous tenir au courant de sa démarche et de m'en tenir à ce que vous auriez décidé à son sujet.

A Shinlak, je rencontrai M. Ogden, qui descendait à Quesnelle avec cinq berges. Je pris passage sur l'une d'elles. En route nous rencontrâmes plusieurs petits campements de pêche auxquels je donnai rendez-vous au fort Georges. Là nous ne trouvâmes qu'une seule famille, mais les autres ne tardèrent pas à arriver successivement. Un matin, un petit chef fit apporter dans ma tente un petit sac de farine, une douzaine de livres de sucre, du thé, des raisins secs, etc., et me dit : « N'aie pas peur de rester avec nous, tu n'auras pas faim. » Le dimanche je bénissais leur jolie petite église et je lui donnais saint Joseph pour patron. Quels bons sauvages que ceux du fort Georges ! Comme ils se lamentaient de me voir partir ! comme ils me priaient de revenir bien vite ! « Maintenant, disaient-ils, nous sommes dans la bonne voie ; mais si tu restes longtemps sans venir, peut-être redeviendrons-nous encore mauvais. Les sauvages n'ont pas le cœur fort ; quand ils restent longtemps sans voir le Prêtre, leurs yeux se ferment et leur cœur tombe à terre. »

Ils étaient là tous sur le rivage quand je partis, et lorsque je fus dans le canot, ils voulurent encore me toucher la main : « Quand tu diras ta messe, disaient-ils, quand tu regarderas dans ton livre de prières, pense à nous, dis un petit mot au bon Dieu pour nous, pauvres sauvages. »

Je descendis à Stellatshoula, sur le plus beau canot du camp, avec quatre des meilleurs jeunes gens pour équipage. En route nous rencontrâmes les berges ; il fallait dire adieu à mon petit Joseph, qui était inconsolable de ne pas pouvoir m'accompagner jusqu'à la mission. A Stellatshoula, je ne trouvai qu'une douzaine de sauvages, avec lesquels je célébrai la fête de l'Assomption, et je continuai ma route le lundi suivant. Vers neuf heures nous arrivâmes à une loge de sauvages près de Black-water-creek. Deux hommes et une femme étaient debout sur le rivage, attendant le Prêtre : « Là-bas, dans le bois, me dirent-ils, il y a une femme bien malade, elle n'a plus longtemps à vivre, elle demande le Prêtre. » Je laissai mon canot amarré au rivage, et prenant ce qui m'était indispensable, accompagné d'un guide, je me mis à gravir une montagne très-élevée ; nous respirâmes un peu, arrivés au sommet, puis nous continuâmes par monts et par vaux, au milieu des taillis et des fourrés. Pour comble de misère, la forêt était en feu, nous avions le feu devant nous, et à droite et à gauche une fumée noire et épaisse nous empêchait de voir à cent pas. Le guide s'enfonce dans cette nuit de fumée, je marche sur ses traces ; mais nous ne savons plus où nous allons. Après avoir marché longtemps, le guide épuisé s'assit, essuya la sueur qui ruisselait sur son visage et me dit qu'il avait perdu la route, qu'il ne savait plus où nous étions, qu'il fallait sortir du milieu de la fumée, et qu'en voyant la montagne, il s'y reconnaîtrait peut-être. Nous nous reposâmes un moment, puis, nous remettant à monter, nous arrivâmes enfin en

dehors de la fumée. Le guide put alors s'orienter, mais nous avions beaucoup dévié de notre route, il nous restait un long chemin à faire. Ce ne fut qu'à onze heures du soir que nous nous trouvâmes enfin auprès de la malade. Je l'instruisis, et après l'avoir préparée, je pus la baptiser. C'était une jeune femme de vingt à vingt-cinq ans, qui était poitrinaire; elle se disait bienheureuse d'avoir vu le Prêtre et me remerciait d'être venu de si loin pour lui faire cet acte de charité. « Maintenant, me dit-elle, je mourrai contente ; tu m'as lavée. »

Après ce baptême, je pris un peu de repos, mais au point du jour je réveillai mon compagnon et nous revînmes à notre point de départ, où nous arrivâmes l'après-midi. Cette excursion m'avait coûté une paire de mocassins neufs dont je ne rapportai que des débris, elle m'avait aussi occasionné beaucoup de fatigue ; néanmoins j'étais heureux, parce que j'avais ouvert à une âme la porte du ciel. Le temps se mit à la pluie et nous eûmes bien des misères pour parvenir jusqu'à Quèsnelle. Je passai deux jours dans cet endroit, je m'arrêtai aussi deux jours au fort Alexandrie, deux jours à Soda-creek, et enfin le 25 août je rentrais à ma mission de William's-lake.

Je ne sais, Monseigneur, si je me fais illusion, mais en général j'ai été content des sauvages; ils ont la foi et la crainte de Dieu. Depuis votre tournée de l'année dernière, ils se sont en général conduits d'une manière exemplaire. Cela se soutiendra-t-il ? J'en ai la confiance, pourvu que le Prêtre puisse les visiter régulièrement tous les ans. Mais il est nécessaire d'établir là-haut une mission le plus tôt possible, et avant que le ministre aille essayer de les pervertir, avant que les blancs aillent aussi jeter au milieu d'eux des germes de corruption. *Messis quidem multa, operarii autem pauci;* roga *ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.*

Mon apparition au Rocher-Déboulé va porter l'alarme dans le camp ennemi. Le ministre va trembler à Metlakatla, il va crier au secours et, si cela est possible, il essayera de nous couper l'herbe sous les pieds. L'influence protestante s'étend le long de la Skeena jusqu'au Rocher-Déboulé; j'ai rencontré là un ancien élève d'un ministre, je lui ai parlé et il a fini par se rendre. Un chef atna nommé *Loularx* et quelques-uns de ses sauvages ont embrassé la prière; j'ai promis au chef de lui confier le drapeau de la tempérance et de le nommer grand chef des Atna, s'il demeure fidèle. Quand ils sauront ces choses, les protestants vont se remuer. Monseigneur, n'oubliez pas de prier pour ces pauvres Atna, recommandez-les aux prières des bonnes âmes de France. L'exemple du Rocher-Déboulé pourra, Dieu aidant, exercer une heureuse influence sur eux; ils ne sont pas encore mûrs pour la moisson, mais le soleil de la grâce pourrait les mûrir pour une prochaine visite.

Veuillez agréer, Monseigneur, etc.

LEJACQ, O. M. I.